



Une fée

par Martin Mongin

JE VOUS RACONTE CETTE HISTOIRE parce que vous me l'avez demandé. Si ça n'avait tenu qu'à moi, je l'aurais gardée bien enfouie dans ma mémoire, là où personne ne risque de marcher dessus par mégarde. Je n'ai rien à y gagner, moi, à exhumer comme ça les démons du passé – j'ai déjà mon comptant de cauchemars et de nuits blanches, si vous voulez savoir... Mais j'y viens, ne vous impatientez pas.

Ça s'est passé dans les Côtes d'Armor, l'année de mes quarante-sept ans.

Quand le phare d'Ar-Men a été définitivement automatisé, les gardiens se sont retrouvés du jour au lendemain au chômage technique. Ceux qui en avaient une sont retournés dans leur famille, pour attendre leur nouvelle mutation. C'est amusant, mes collègues vivaient tous sur les îles, à Sein, Molène ou Ouessant. Je suis le seul à être retourné sur le continent. J'étais hébergé chez une de mes tantes qui vivait derrière l'église, à Plogoff. Je commençais à trouver le temps long, quand on m'a annoncé que j'allais être affecté au phare du Cap Fréhel, dont le précédent gardien avait fait une

mauvaise chute dans les rochers, façon de dire qu'il ne reprendrait jamais du service.

À côté de celui d'Ar-Men, le phare du Cap Fréhel ressemble presque à une maison de poupée. Là où le premier se dresse droit comme une lance au-dessus des eaux, au bout de la chaussée de Sein, l'autre est obligé, pour tenir debout, de prendre appui sur d'immenses et ridicules pattes qui ressemblent à celles d'un sphinx égyptien. Les premiers jours, j'ai eu l'impression de trahir mes anciens collègues, et même toute la profession, en montant dans cette tour en carton pâte.

Malgré ça, j'ai accepté mon poste, sans me faire trop d'illusions non plus sur la chance que j'y termine tranquillement ma carrière. Les rumeurs parlaient d'une automatisation complète d'ici quelques années au plus – à ce moment-là, les phares bretons tombaient les uns après les autres sous le commandement des ordinateurs. J'évitais de penser à ce que j'allais devenir ensuite, quand ils seraient tous pilotés à distance. Je n'avais plus vingt ans et pourtant il me restait pas mal d'années à faire avant de pouvoir prétendre à la retraite, fût-elle anticipée.

Et puis les jours ont passé. J'ai rapidement découvert que ça n'allait pas sans commodités de travailler sur la terre ferme. J'avais trouvé une petite location dans le bourg de Plévenon, entre la boucherie Jagut et la boulangerie Le Gouzic. Le phare n'ayant besoin de mes ser-

vices qu'entre le coucher et le lever du soleil, je passais le gros des mes journées à la maison. Imaginez un peu. Sur le rocher d'Ar-Men, les équipes étaient relevées une fois tous les quinze jours. Et ça encore, c'était pour la théorie. Dès que la mer gonflait son sein et que la houle venait tambouriner sur le rocher, la vedette de ravitaillement restait à distance et nous devions attendre que le temps s'éclaircisse, avant de pouvoir retrouver la terre ferme. Il a pu arriver que ça prenne quinze jours de plus, tant les vents semblaient désireux de ne plus jamais s'arrêter. Avant ça, j'avais fait mes armes sur la Vieille et sur la Jument ; autrement dit, je n'avais jamais connu que des phares en mer. Dans ces conditions, j'avais toujours rejeté loin de moi la possibilité de me fiancer, et plus encore de fonder une famille. Même, je raillais ceux de mes collègues qui se lamentaient de devoir supporter l'absence de leur femme et de leurs enfants, les accusant d'être tombés dans le panneau en troquant leur liberté contre de piètres consolations auxquelles ils n'avaient même pas droit.

Or travailler à Plévenon m'a laissé entrevoir ce qui aurait pu être pour moi, tout en gardant mon métier, une toute autre existence ; une existence où la présence d'une compagne, d'une femme, et pourquoi pas même d'enfants, redevenait désirable. À chaque fois qu'elle s'imposait à moi, je repoussais brutalement cette idée, qui venait dévoiler des regrets dont je ne soupçonnais

pas la virulence. Comme si, tout ce temps-là, j'avais vécu en me mentant à moi-même. Dans tous les cas, je me suis fait une raison. Regrets ou pas, c'était fini pour moi, j'étais trop vieux pour une deuxième chance...

Avant la tombée du soir, qu'il pleuve ou qu'il vente, je traversais la lande de Fréhel sur ma vieille bicyclette Peugeot, passant par des chemins connus seulement de quelques anciens à la mémoire de roc. C'était l'heure où les dernières voitures et les derniers cars de touristes désertent les lieux. Il faut dire qu'à la nuit tombante, avec les rafales qui sifflent le long des falaises et s'engouffrent dans les houles qui percent le cap de part en part, l'écho des vieilles légendes vient désagréablement chatouiller l'oreille des bourgeois et des citadins. J'en connaissais quelques-unes, de ces histoires de fées des houles, de sirènes ou de korrigans qui dansent les soirs de pleine lune au milieu des ajoncs et des bruyères. Les vieilles femmes de Plévenon les racontaient aux gosses en écarquillant les yeux d'effroi. Celles de Ouessant, où j'avais passé une partie de mon enfance, avaient aussi les leurs. Mais je suis un cartésien, moi, je ne me suis jamais laissé embobiner ni par les unes ni par les autres.

À Fréhel, les nuits de tempête, les vents raclaient la surface du cap avec une fureur redoublée, réveillant possiblement tous les spectres qui erraient dans les parages. Mais pas de quoi m'empêcher de dormir. Après avoir connu « l'Enfer des Enfers », comme on avait baptisé le

phare d'Ar-Men, je m'enorgueillissais au contraire d'être là, bien au chaud, protégé de la fureur des éléments par cette architecture que j'étais finalement gré à Yves Hémar d'avoir imaginée large et solidement ancrée dans le continent. Du reste, je savais bien que les morts étaient morts et que, la nuit, c'étaient surtout les rats et les lapins qui peuplaient la lande. S'il y avait un monstre ici, c'était moi et moi seul. J'étais comme l'âme de cette sentinelle de pierre, veillant de mon œil infailible sur les ténébreuses étendues aquatiques.

J'imagine que c'est pour cette raison que je l'ai vue.

C'est bien simple, l'hiver, quand la dernière voiture est partie, le parking reste désert jusqu'au milieu du matin. L'été, c'est différent. Il y a toujours quelques amoureux ou quelques fêtards de Sable-d'or-les-pins ou de Lamballe pour débarquer sous les étoiles et continuer de s'enivrer en contemplant la mer. Ceux qui se pointaient à ce moment-là se doutaient à peine de ma présence. Si l'un d'eux levait le nez vers ma lanterne, il était aussitôt happé par son faisceau et tournait mécaniquement les yeux vers le large. C'est le propre – j'allais dire la malédiction – de toute source lumineuse, de s'effacer en même temps qu'elle donne le monde à voir. Mais je m'é gare...

Bref, c'est arrivé au milieu du mois de janvier. Il faisait tellement froid, cet hiver-là, que les visiteurs hésitaient presque à sortir de leur voiture. Ils couraient

quand même jusqu'au phare Vauban, prenaient une photo du rocher de la Fauconnière, avant de retourner à l'abri dans leur habitacle, les doigts gourds et les joues rougies. Partout les ajoncs étaient couverts de cristaux blancs et la boue des chemins étaient cassante comme du verre.

Ce soir-là, j'ai lancé les moteurs et, contrairement à mon habitude, je suis redescendu pour fumer. C'était le moment que je préférais, celui où j'avais le cap pour moi tout seul. Le phare d'Ar-Men était aussi large que le rocher sur lequel il avait été bâti – pas de risque de devoir le partager avec quelqu'un d'autre (si ce n'est avec son collègue de quart, avec lequel il valait mieux s'entendre). Or s'il avait fallu que je m'habitue, à Fréhel, à ces hordes de visiteurs qui déboulaient sur mon lieu de travail chaque matin, à l'heure où je rentrais à la maison ; j'avais découvert aussi cette secrète satisfaction qui m'envahissait, le soir à mon retour, quand je les voyais partir et que je me préparais à l'avoir rien que pour moi.

Je suis sorti, donc. Un vent polaire m'a immédiatement giflé les joues. J'ai quand même réussi à allumer ma pipe et je me suis avancé vers les vestiges de la sirène de brume, posés à l'extrémité du cap, les doigts saisis par l'onglée. Je songeais déjà à regagner ma vigie, jugeant que les touristes avaient décidément été bien avisés de ne pas traîner dans les parages, lorsque je l'ai vue.

C'était une femme d'une trentaine d'années qui

marchait dans ma direction. Elle était vêtue d'une simple robe et d'un épais manteau de feutre qu'elle pressait fermement contre son corps, ses bras recroquevillés sur sa poitrine. Elle ne m'a pas vu tout de suite. Son visage était d'une blancheur qui m'a fait penser à la Lune. Elle avait l'air en train de rêver – et je ne crois pas m'être trompé en supposant que ce n'étaient pas des rêves agréables. J'ai pensé que la proximité du vide allait la tirer, momentanément du moins, de ses états d'âme. En arrivant à ma hauteur, elle a relevé la tête et a semblé embarrassée de me trouver sur son chemin.

Je lui ai lancé un simple « bonsoir ! » auquel elle a répondu en baissant les yeux. Elle portait autour du cou une chaîne en argent retenant un petit pendentif en pierre.

« Frisquet, non ? j'ai continué. Vous êtes sûre que vous êtes suffisamment couverte ? »

Elle s'est arrêtée devant le petit muret d'enceinte, à moitié enseveli sous les bétons allemands, et, sans prévenir, elle a plongé son regard dans le mien. Les bourrasques faisaient claquer sa robe derrière elle. Pendant quelques minutes, j'ai eu l'impression de chuter. C'était comme si, après avoir régné toutes ces années sur la surface des eaux, je me retrouvais subitement plongé dans les abysses. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Entre deux clignements de paupières, j'ai vu des fosses océaniques sans commencement ni fin, des forêts de laminaires

vastes et épaisses comme des jungles tropicales, des ruines englouties depuis des temps immémoriaux et de menaçantes silhouettes aux yeux aveugles et à la peau écailleuse, tapies dans l'ombre. Quand je suis sorti de ma torpeur, ma pipe étaient éteinte. Elle, elle était toujours là. Au bruit de sa respiration, je me suis dit qu'elle devait avoir un problème aux bronches ou je ne sais quoi. J'allais lui proposer de la raccompagner à son véhicule, tout en songeant que je pourrais aussi lui offrir une boisson chaude dans cette petite cuisine qui occupait le rez-de-chaussée du phare, quand elle m'a brusquement tourné le dos et a enjambé le parapet.

Il y a là, en effet, à droite de la sirène de brume, une minuscule sente qui descend à flanc de falaise et rejoint une longue vire qui fait le tour du cap, surplombant la mer d'une bonne quarantaine de mètres. Seuls les pêcheurs empruntent encore cette voie scabreuse, aujourd'hui à demi éboulée du reste, que les touristes du siècle passé appelaient le « chemin des fous ».

« Qu'est-ce que vous faites ? j'ai essayé de la retenir. Ne vous aventurez pas par-là. » Non seulement les rafales risquaient de lui faire perdre l'équilibre, mais du fait du givre, la roche était terriblement glissante.

« Et pourquoi non ? elle m'a répondu d'une voix grave, pleine d'une insondable défiance. Je vais où ça me chante.

– C'est vraiment dangereux, je vous assure. Vous ne

préférez pas vous mettre au chaud ?

– Qu'est-ce que vous en savez, de ce que je préfère ? »

Sans attendre ma réponse, elle est passée de l'autre côté du muret. Ses cheveux battaient dans le vent, se gonflant et se dégonflant comme un grand bouquet de laminaires.

« Soyez prudente », je lui ai dit encore, mais déjà elle disparaissait derrière le surplomb rocheux.

Je ne savais pas quoi faire. Une bouffée d'empathie m'a poussé à la rattraper et à lui faire entendre raison. Mais je n'ai pas osé intervenir. Peut-être qu'elle m'avait paru un peu trop sur la défensive pour pouvoir céder à mes arguments. De toute façon, je me suis dit qu'elle ne pouvait pas aller bien loin. Les pêcheurs eux-mêmes installent une corde, quand ils veulent rejoindre la vire. Elle allait rapidement faire demi-tour. À ce moment-là, l'idée qu'elle ait pu venir pour se donner la mort ne m'a pas traversé l'esprit.

Le faisceau du phare à balayé la mer, me tirant de ma torpeur inquiète. Je n'avais pas grand chose à faire, une fois que la lanterne était lancée, mais je n'aimais pas m'éloigner trop longtemps, on ne sait jamais. Je suis donc retourné vers le parking. Je pensais y trouver un dernier véhicule, noyé dans la pénombre grandissante, mais il était toujours aussi désert. Je ne vous dirais pas que j'ai eu un mauvais pressentiment. Simplement je me suis demandé comment cette pauvre femme allait

rentrer chez elle, avant de me préoccuper à nouveau de ma lanterne. J'avais été bien inspiré, car mon système d'optique était sur le point de flancher. Je vous passe les détails, mais j'ai passé vingt bonnes minutes, clés à la main, devant ma lentille de Fresnel. Quand j'en ai eu fini, je suis sorti sur la terrasse et j'en ai fait le tour, dans l'espoir de revoir la silhouette de cette inconnue, mais la nuit avait tout englouti – les étoiles célébraient sans trop y croire la victoire de l'obscurité sur la lumière. Le vent soufflait si fort que je suis rentré me mettre au chaud, en m'avisant de regarder dans la journal, le lendemain.

C'est ce que j'ai fait. Et je peux vous dire que je n'ai rien trouvé, rien du tout. C'est à ce moment-là que j'ai pensé à un suicide. Mais si cette femme s'était donné la mort, j' imagine que quelqu'un aurait constaté sa disparition, que ses proches auraient donné l'alerte, je ne sais pas. Et puis on aurait retrouvé son corps. Bref. Les jours d'après, j'ai lu le *Ouest-France* et *Le Télégramme* avec un mélange de fièvre et d'application, mais, encore une fois, aucune information ne répondait aux questions qui me taraudaient.

Mes copains du *Petit galet*, à qui j'avais fini par raconter cette mystérieuse rencontre, se moquaient gentiment de moi. Ils me disaient : « T'es amoureux ou quoi ? » ou « Tu la reverras jamais, ta fée. Elle est retournée dans sa grotte. »

Je ne sais pas ce qui s'est passé. Alors que, le soir en question, mon intérêt pour le destin de cette jeune femme avait rapidement été vaincu par mes obligations professionnelles, il s'est métamorphosé, les jours suivants, en une véritable obsession. En vérité, je culpabilisais de l'avoir laissée seule, me tenant pour seul responsable de ce qui lui était arrivé – si tant est qu'il lui était bien arrivé quelque chose. Je ne m'en rendais pas compte, mais j'étais en train de me sentir de plus en plus intimement lié à elle.

Les jours suivants, j'ai appelé la gendarmerie de Lamballe, les pompiers, la rédaction des quotidiens régionaux, à l'affût d'une disparition inexpiquée. Mais rien. Plusieurs fois aussi je suis retourné au niveau du parapet, au dernier endroit où je l'avais vue. Des taches couleur de rouille, qui pouvaient faire penser à du sang coagulé, marquaient le sol à l'emplacement où elle se tenait. Je n'avais pas souvenir qu'elle ait pu être blessée, même si elle paraissait particulièrement affaiblie – à la réflexion, il est vrai que son teint livide pouvait trahir un début d'anémie.

J'essayais de me raisonner du mieux que je pouvais. L'explication la plus plausible était celle que je m'étais donnée au départ : elle avait fait quelques pas au-dessus du vide, avait constaté l'impraticabilité des lieux et elle était retournée chez elle pour se réchauffer devant un feu de bois ou un bol de soupe. Et puis le doute... Ren-

trée chez elle ? Mais comment ? Je vous l'ai dit, le parking était désert. Ou bien est-ce qu'elle avait garé sa voiture un peu plus loin, du côté de la plage de la Fosse ? Auquel cas, elle avait eu plusieurs fois le temps de mourir d'hypothermie, avant de pouvoir y trouver refuge.

Face à tant d'opiniâtreté, les copains continuaient de me taquiner, arguant que c'était bien une fée que j'avais surprise au moment où, se croyant seule, elle comptait retourner chez elle, dans cette grotte inaccessible qui perce l'extrémité du cap et que les anciens appelaient la Houle au veau.

La semaine suivante, c'étaient les grandes marées. J'ai voulu en avoir le cœur net. Justement Louis Guillard, un ami photographe, avait prévu de descendre au pied du cap, pour aller sonder des trous à homards qui ne se découvrent qu'au-delà de 110 de coefficient. Je lui ai demandé s'il avait prévu d'emprunter la vire et il a répondu par l'affirmative. Je lui ai demandé derechef si je pouvais l'accompagner et il a évidemment accepté, le regard espiègle, non sans me recommander de m'équiper de bonnes chaussures et d'une paire de gants – et évidemment d'une alliance, si je voulais profiter de l'occasion pour faire ma demande en mariage.

Nous nous sommes retrouvés le mardi au pied du phare Vauban, sous un grand soleil de midi qui avait fini par chasser le froid glacial du début de matinée.

J'ai montré à Louis, à qui j'avais maintes fois conté

mon histoire, l'à-pic par où la femme projetait de descendre et il m'a confirmé que c'était bien le chemin qui menait à la vire, celui que nous allions prendre. À l'aide d'un mousqueton, il a accroché une corde à une sorte de piton planté dans la roche et nous sommes descendus l'un après l'autre au-dessus de la grande bleue. Les mouettes et les goélands frôlaient les falaises du bout de leurs rémiges. En mettant le pied sur le bien-nommé chemin des fous, je me suis senti défaillir. C'était une sente incroyablement étroite, coincée entre deux verticales, l'une en surplomb, dissimulant les hauteurs du cap, et l'autre qui plongeait droit dans la mer.

« Par là, ça va à la Fauconnière, m'a dit Louis en pointant son index vers la droite, comme si de rien n'était. Nous on va prendre de l'autre côté, vers le cap. »

J'étais tétanisé. Quand on a passé sa vie en haut d'un phare, surtout quand il s'agit de celui d'Ar-Men, que les tempêtes faisaient parfois trembler de tout son long, on devrait être vacciné contre le vertige. Mais je ne sais pas, j'avais l'impression que le vide, devenu malveillant, essayait littéralement de m'aspirer. Louis s'est élancé sur le chemin. Plié en deux, je me suis accroché aux herbes grasses qui recouvraient la sente et patiemment, un mètre après l'autre, je l'ai rejoint à l'extrémité de la pointe.

Il n'y avait pas un pet de vent ce jour-là, ce qui est rarissime à Fréhel. Nous avons atteint un plateau qui

tombait obliquement dans la mer. Louis m'a dit qu'il allait descendre sur la droite, le long d'une faille étroite, à l'intérieur de laquelle les grès rouges faisaient presque des marches, pour rejoindre un rocher à demi-immérgé qui ressemblait à un sous-marin.

« Elle est de l'autre côté, la grotte de ta belle. Fais attention, c'est glissant », il m'a mis en garde.

Il a disparu dans l'entaille rocheuse et, tout en m'obligeant à faire abstraction de ses sarcasmes, je me suis avancé à gauche jusqu'au rebord de cette impressionnante avancée qui était comme la proue de tout le cap Fréhel. Je me suis tourné vers les falaises. C'était la première fois que je me trouvais sous la sirène de brume. J'en apercevais le sommet, vingt mètres au-dessus de moi. Je ne pensais pas, vus d'ici, que les lieux aient pu être aussi spectaculaires.

Une imposante reculée, au-dessus de laquelle se prolongeait, plus vertigineux que jamais, le chemin des fous, a surgi à ma gauche. La Houle au veau, invisible depuis le lieu où je me tenais, devait être cachée dans ce renforcement. Je me suis penché vers la mer, qui clapotait une dizaine de mètres en contrebas. En refluant, elle avait découvert de larges bandes rocheuses aux modelés organiques qui hésitaient entre le rose et le rouge sang. Avant de mener à bien cette petite expédition, j'avais demandé à Louis s'il possédait des clichés de la grotte en question et, alors même qu'il mitraillait abon-

damment les houles des environs, il m'avait répondu par la négative. « Celle-là, personne ne la prend en photo », m'avait-il confié sur un ton de mystère. Voyant que j'insistais, il avait ajouté : « C'est comme ça. »

J'ai essayé de trouver une voie pour descendre. Partout autour de moi, succombant aux assauts des vagues, la roche avait été sectionnée à l'équerre. J'ai appelé Louis, pensant qu'il saurait m'indiquer une voie qui avait échappé à mon attention, mais il ne m'a pas répondu. J'allais renoncer, quand j'ai retrouvé ces taches rougeâtres que j'avais découvertes en-haut, au niveau du parapet. On aurait vraiment dit des taches de sang, pigmentant la roche nue à intervalles réguliers et y dessinant un chemin à suivre. À ce moment-là, j'ai arrêté de penser et c'est autre chose, une force profonde et lointaine, qui a pris les commandes. J'ai suivi les taches sur quelques mètres environ, me collant contre la paroi, et c'est là que j'ai découvert, le long d'une autre faille, plus petite que celle dans laquelle Louis s'était faufilé, le passage que je cherchais. Pour quelqu'un qui a le vertige, ça restait une désescalade délicate, mais je n'avais plus le sens du danger.

Je me suis collé à la pierre et, guidé par ce même élan invisible, mes pieds et mes mains ont machinalement trouvé les différentes prises qui m'ont permis d'arriver en bas sain et sauf.

Éprouvé par cette descente, j'en avais presque oublié

que je me trouvais à proximité immédiate de la grotte. J'ai tourné la tête et je l'ai vue. Ce n'était pas l'un de ces porches gigantesques qu'on voit sur certaines cartes postales anciennes prisées des collectionneurs ou qui s'ouvrent au pied de la pointe du Jas. C'était plutôt comme un conduit percé dans la pierre. Il était d'une couleur qui hésitait entre le bleu et l'indigo. Pour être honnête, j'ai eu l'impression que la falaise, vivante, avait l'une de ses artères sectionnée. La mer continuait à reculer, elle serait basse d'ici une grosse demi-heure – autrement dit, j'avais de la marge. J'ai sauté sur des rochers couverts de laminaires en berne et je me suis bientôt retrouvé devant l'entrée de la béance. Elle faisait environ trois mètres de haut et semblait avoir été ouverte par un géant – appelez-le Gargantua si ça vous chante – qui aurait simplement planté son doigt dans la roche. Quant à savoir pourquoi personne ne la prenait jamais en photo...

Je n'avais pas spécialement prévu de pénétrer sous terre. D'ailleurs, je ne savais même pas vraiment ce que j'étais venu chercher ici. Si je m'étais équipé de bottes et de gants, je n'avais pas pensé à prendre de lampe de poche ou n'importe quel autre dispositif d'éclairage – ce qui peut paraître un comble, pour un gardien de phare.

Un bruit d'instrument à vent a résonné autour de moi. J'ai d'abord pensé que c'était l'air qui balayait les falaises, savamment découpées par l'érosion, avant de

comprendre que le son provenait de la grotte elle-même. J'ai songé qu'elle devait être percée aussi de l'autre côté et c'est ça qui m'a décidé à entrer – savoir qu'il y avait une autre issue, un autre échappatoire.

C'est comme ça que j'ai quitté le grand jour et que je me suis retrouvé dans la pénombre. Les parois de la cavité étaient recouvertes de moules, d'huîtres et de minuscules anémones. Un peu plus loin, je me suis entaillé la paume en m'appuyant à d'énormes balanes qui ressemblaient à de petits volcans de calcaire. L'air qui me soufflait au visage était d'une tiédeur insoupçonnée. J'ai eu l'impression de m'enfoncer dans un univers qui m'était lointainement familier, un monde oublié auquel j'appartenais sans le savoir, auquel je n'avais jamais cessé d'appartenir.

Au loin, un point étincelant est apparu. C'était une lumière incroyablement vive et bleutée, comme si un morceau de glacier était resté coincé au fond de la houle. En m'avançant, j'ai compris quelle en était la nature. Si cette caverne possédait bien une autre entrée, ou une sortie comme vous voulez, elle était encore, à cette heure, entièrement immergée. En d'autres termes, s'il m'avait fallu emprunter ce qui en l'état ressemblait à une simple mare et qui était en réalité un siphon, j'aurais dû me mettre intégralement à l'eau, me gonfler les poumons d'air et passer sous le cap en apnée.

Aussi bien, je n'en étais pas encore rendu à de telles

extrémités. Je suis simplement resté là, hypnotisé par cette lentille de lumière dont le bleu intense semblait sourdre des profondeurs marines. Le mouvement des vagues, qui battait résolument les falaises au-delà de ces parois de pierre, parvenait jusque-là sous la forme de légères ondulations qui déformaient délicatement la surface de cette secrète résurgence. Et progressivement, j'en suis venu à songer que cette source bleue était comme l'envers de ma lentille de Fresnel, et cette grotte un phare en négatif qui, depuis ses antipodes, absorbait la lumière au lieu de la diffuser. Sortant de ma rêverie, j'ai repensé à cette femme, me demandant ce qu'elle aurait bien pu venir faire dans un endroit pareil. J'ai fait demi-tour, avançant prudemment sur les galets humides. Au loin, le porche d'entrée semblait lutter pour empêcher la lumière du jour de parvenir jusqu'à moi. Avant de ressortir, je me suis aventuré dans une petite galerie, située à mi-chemin entre les deux issues de la grotte. Il y avait là un peu de sable, et cette plage souterraine m'a paru plus hospitalière que les monceaux de galets que j'avais foulés jusque-là. Mon cœur hoquetait comme un vieux moteur à explosion. Arrivé au bout de ce diverticule, je me suis agenouillé.

Des gouttes tombaient à intervalle régulier du plafond, criblant le sable de minuscules puits d'eau douce. J'aurais pu m'asseoir un moment, mais quand bien même j'avais le temps, la perspective de rester coincé

s'est rappelée à moi et m'a poussé à faire demi-tour. Je me suis redressé. Dans une alcôve surélevée qui se trouvait à ma droite et semblait soustraite au va-et-vient des marées, j'ai aperçu une grosse masse d'algues accumulées. Je me suis mis sur la pointe des pieds. C'étaient des thalles et des troncs de laminaires. Ils formaient une structure plus ou moins ronde, épaisse d'une trentaine de centimètres et d'un diamètre de deux mètres environ. Arrachées et malmenées par les tempêtes, les algues s'agglutinent et composent parfois d'étranges sculptures abstraites que le flot dépose sur le rivage. Il aurait pu s'agir, ici aussi, d'un effet du hasard.

Toutefois, bouleversé comme je l'étais, je n'ai pas pu m'empêcher d'y voir un nid. Et c'était vraiment à ça que ça ressemblait, du reste, à un grand nid – comme ceux que les cigognes bâtissent en haut des clochers ou les aigles sur les éperons rocheux. Peut-être au bout du compte qu'un mammifère marin avait élu domicile dans ce recoin de la grotte. Après tout, les eaux de la Manche étaient peuplées de colonies de phoques gris et de veaux marins, il fallait bien que ces animaux, quand ils ne chassaient pas, se reposent quelque part. D'ailleurs cette grotte ne s'appelait-elle pas la Houle au veau ? En m'approchant, j'ai constaté qu'une masse gluante avait été rassemblée au centre de cette aire de varech, au-dessus de laquelle flottait une incommodante odeur de putréfaction. J'ai avancé la tête et j'ai aperçu quelque chose

qui ressemblait à une poche amniotique, grasse et luisante, entourée d'une cordelette qui avait tout d'un cordon ombilical. D'innombrables mouches se repaissaient de cette matière putrescente, comme si elle avait été abandonnée à leur usage.

Si les choses s'étaient arrêtées là, si j'avais fait demi-tour, j'aurais pu me convaincre, par la suite, que j'avais été abusé par mon imagination. Du fait de leur nature visqueuse, et de l'insupportable odeur qu'elle dégagent dès qu'elle entrent en putréfaction, les algues peuvent facilement se faire passer pour une masse indifférenciée de viscères ou d'humeurs corporelles. Sans compter qu'il faisait presque noir, là où je me trouvais. Et puis quoi ! Les phoques, comme les dauphins, restent des mammi-fères.

À ce moment-là, très loin, j'ai entendu Louis qui m'appelait. J'ai tourné la tête vers le porche, la mer avait commencé à remonter. En d'autres termes, je n'avais pas vu le temps passer. Je m'apprêtais à abandonner les lieux, lorsque j'ai entrevu quelque chose qui brillait, sous ces résidus organiques qui occupaient le centre du nid. Je vous l'ai dit, ce n'était plus ma raison qui guidait mes gestes. J'ai avancé ma main et, réprimant un mouvement de dégoût, j'ai soulevé ce qui m'apparaissait toujours comme les reliefs d'une grossesse animale.

Dessous, pris dans les algues, il y avait une masse sombre et ratatinée sur elle-même. Vous allez penser que je

déliire, mais je l'ai aussitôt identifiée comme étant un cadavre de nourrisson mort-né. Pas un nourrisson de phoque ou de l'une ou l'autre de ces créatures à sang chaud qui peuplent les océans – non, un nourrisson humain. Je ne sais pas comment, mais j'ai su qu'il était de sexe masculin. Autour de ce qui aurait pu être son cou, quelqu'un avait enroulé plusieurs fois une longue chaîne sur laquelle glissait librement une petite pierre noire – celle-là même que portait la femme, ce soir-là.

Quelque chose s'est effondré en moi. Je me suis imaginé, tel un dieu marin, vivant ici, dans les profondeurs du cap. Les larmes ont envahi mes yeux, mon visage, et j'ai pleuré, pleuré, pleuré. J'étais inconsolable. Je ne sais pas. C'était un déchirement de tout mon être, un élan de pitié infini pour ce nouveau-né qui avait rencontré la mort en même temps que la caresse de l'air. Mais c'était plus fort que ça encore. J'avais le sentiment – non, la conviction – que ce fœtus mort, soigneusement caché sous les algues, était le mien, que j'en étais le père, moi, son père, et que jamais plus une occasion ne me serait donnée d'avoir un autre enfant que celui-là – jamais.

Les jours qui ont suivi, je me sentais au bord de la folie. Le docteur Beltano m'a prescrit deux semaines d'arrêt et les premiers jours je suis resté enfermé chez moi, envahi par des images qui me retournaient les nerfs et nourrissaient mes délires. Non seulement celle de ce petit être, inhumé au fond de la grotte, s'imposait sans

arrêt à moi ; mais je ne pouvais pas m'empêcher d'y ajouter celle de cette femme, s'y aventurant au péril de sa vie, dans le froid et le noir, pour y accoucher seule, dans l'indifférence et l'oubli, et, au bout du compte, y abandonner cette petite masse morte.

J'ai sombré pendant presque cinq jours et puis ma raison a progressivement repris le dessus. J'ai fini par me convaincre, en me fondant sur ma propre expérience, que cette femme n'avait jamais pu arriver jusqu'à la grotte. Elle se serait forcément tuée avant d'atteindre l'extrémité du chemin des fous. Non, elle avait lancé son pendentif à la mer, ou elle l'avait simplement perdu. Un mammifère marin – il y avait vraiment de nombreux phoques gris qui vivaient autour du cap – l'avait saisi et, comme une pie voleuse, jalousement ramené dans son repaire.

Par acquit de conscience, j'ai à nouveau passé en revue les archives de *Ouest-France* et du *Télégramme*, m'intéressant non plus aux morts mais aux naissances insolites ou hors du commun – mais autant chercher une larme dans la mer. Vous allez me demander pourquoi un tel acharnement ? Disons que c'était comme s'il fallait que je fasse le deuil. Le deuil de quoi ? C'est là que les choses s'embrouillent dans mon esprit. Celui de la vie que j'aurais pu mener aux côtés de cette femme qui m'était parfaitement inconnue ? Celui de ce fils que je n'avais jamais eu ? Celui des vingt années de joies et

de peines que j'avais passées sur le rocher d'Ar-Men ? Ou plus généralement celui d'une existence solitaire et bornée qui me paraissait aujourd'hui celle d'un autre homme ?

Voilà, mon histoire est terminée. Vous voulez voir le pendentif ? Je ne sais pas ce qui s'est passé. J'ai remis le cadavre du nourrisson – mammifère marin ou terrestre, peu importe – en place, recouvert de son placenta, et je suis sorti de la grotte, rejoignant mon compagnon après avoir séché mes larmes.

« Alors, cette lune de miel ? » il m'a demandé d'un ton goguenard.

Je lui ai répondu d'un ton sec qui m'était peu coutumier que je n'avais rien vu, que la grotte était inoccupée, mettant un terme à ses moqueries, et nous avons repris le chemin des hauteurs. C'est plus tard, en fouillant dans mes poches, que j'ai retrouvé la chaîne en argent. Peut-être que je l'ai saisie dans un dernier moment de confusion, peut-être que moi aussi je suis une pie voleuse, après tout. Ce qui ne colle pas, c'est que, dissimulée dans les profondeurs du nid, elle était recouverte d'une épaisse couche de matière froide et visqueuse, comme de la gelée ou des glaires. Mais quand je l'ai extraite de ma poche, elle était tiède et rutilante, comme si elle venait juste d'être portée.

